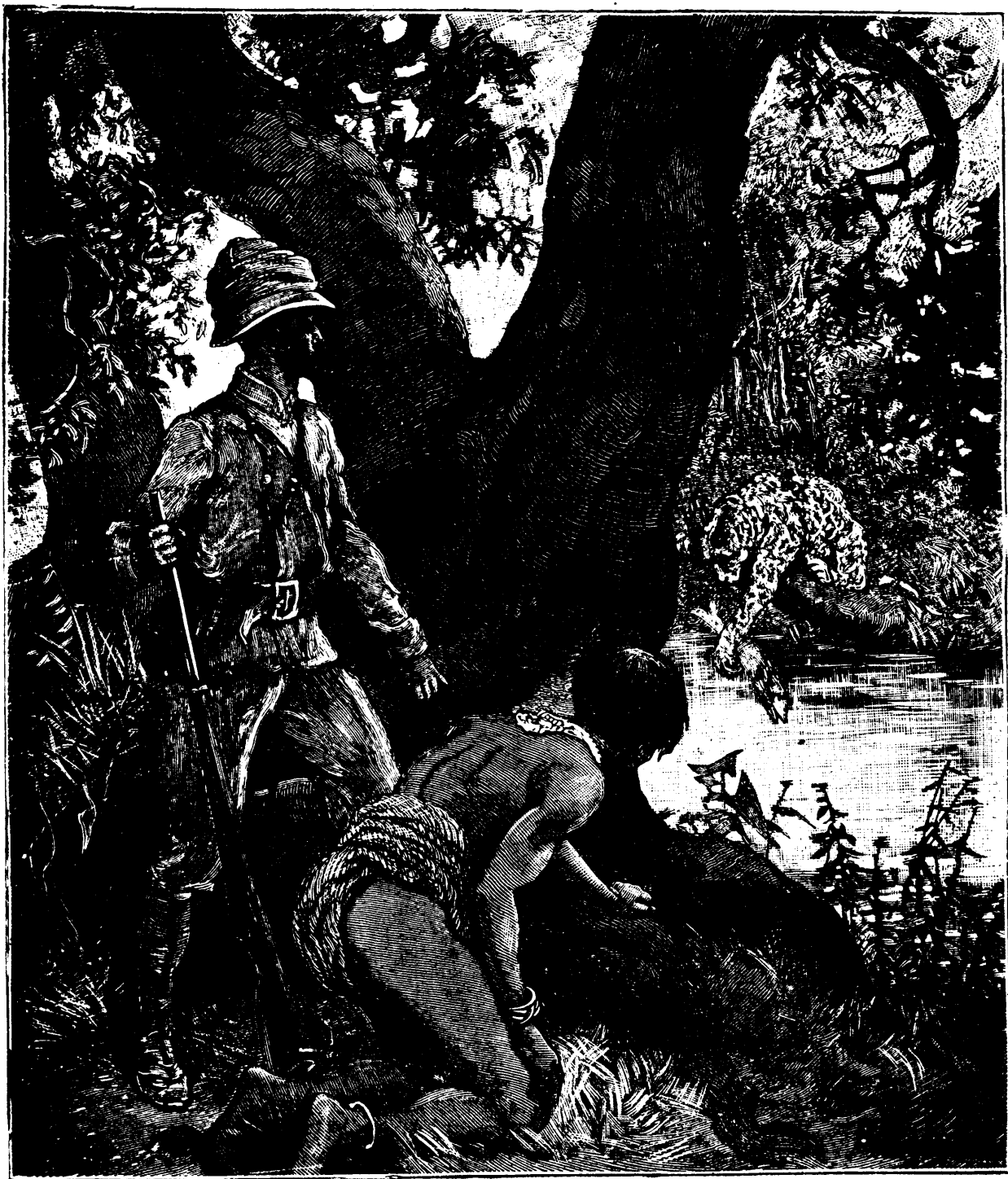


CHASSES ET PECHES



Le jaguar attrape un poisson de vingt-cinq livres.—Page 101, col. 2

JAGUAR PÊCHEUR

— « Oui, monsieur, me disait, il y a quelques années, un dompteur célèbre, les animaux que l'on est convenu d'appeler féroces sont de grands calmés, ou plutôt de grands méconnus. Les voyageurs, surtout les chasseurs, ont perpétré, sur leur compte, des choses contre lesquelles je m'efforce, mais en vain, de réagir, et je prétends... »

— « Que vos lions, vos ours, vos tigres, sont de simples moutons, n'est-ce pas ? »

— « Je ne vais pas jusque-là ; mais j'affirme qu'à l'état de liberté absolue, ils n'attaqueront jamais l'homme. Vous entendez bien : jamais ! Leur soi-disant férocité ira simplement jusqu'à se défendre s'ils sont serrés de trop près, ou blessés. »

— « C'est possible, après tout »

— « Le difficile, voyez-vous, n'est pas de tuer un grand félin, un éléphant ou un rhinocéros. Par dieu ! la belle affaire, quand on a en main une carabine à balle explosible ! Non, la difficulté con-

siste à joindre les animaux sauvages, qui éventent l'homme à d'incroyables distances et qui, même affamés, détalent à son approche. Vous verrez cela, vous qui appartenez à cette catégorie de massacreurs que l'on nomme chasseurs, si la fantaisie vous prend d'aller, comme un simple Tartarin, faire la guerre aux grands fauves. »

.... Ces paroles me revenaient à l'esprit cinq ou six mois après, alors que, poussé par mon humeur aventureuse, je me trouvais à pérégriner, dans le bassin de l'Amazone, beaucoup pour mon agrément, et un peu pour remplir la mission scientifique à moi confiée par le ministère de l'Instruction Publique.

J'avais faim, cela va sans dire, car le gibier n'abonde guère dans les grands bois, et surtout j'avais soif comme on a soif à trois degrés au dessus de l'équateur, au milieu d'une futaie immense fermée à toutes les brises, sans une goutte d'eau, étouffé sous l'impénétrable dôme de verdure, où prospèrent si magnifiquement les arbres à feuilles de zinc caractérisant la flore équinoxiale.

Mes porteurs de provisions étaient en arrière, à une demi-journée de marche ; j'étais accompagné d'un seul Indien, mon guide.

La forêt vierge s'allongeait, interminable, et rien ne faisait soupçonner la proximité du cours d'eau annoncé par Yarurri, le Peau-Rouge amazonien.

Ce dernier, sans un atome de sueur au front s'avancant de son pas allongé dont rien ne coupait la régularité, pieds nus, au milieu des mousses, des épines des débris formant litière sous les arbres géants.

Et je suivais cahin caha, empêtré par mes bottes, mon ceinturon auquel sont attachés mon revolver et le fourreau de mon sabre d'abatis, par mon fusil, ma cartouchière, mes vêtements de laine, mon casque, bref tout le matériel ambulant dont se harnache l'homme civilisé.

Si, d'aventure, j'essayais de me rafraîchir en sabrant l'écorce d'un arbre à caoutchouc et en collant mes lèvres à la plaie pour aspirer la sève lactée qui en découle, il me fallait jouer des jambes